

## Les mains vides

Pendant la période de mars à mai, la direction artistique du Cercle-Lab vivant continue sa réflexion sur les territoires du féminin. Ce cycle de trois ans aura été une façon pour nous de mettre en lumière une expérience singulière que le féminin propose, d'avancer sur la dimension inédite de sa condition contemporaine.

De façon positive, nous parlons du féminin en termes d'une expérience de l'incarnation d'un hors sens qui travaille à même le corps et qui échappe et déborde les exigences sociales et symboliques. Cet excès qui ne s'arrime ni aux lois ni aux croyances qui structurent le lien social « déborde les limites du sexuel et n'est pas réductible au discours usuel ».

L'installation « Abyrne du Toucher » d'Isabelle Clermont a suscité notre intérêt car elle propose d'ausculter cette expérience via une extase du toucher, plus précisément à partir de l'ouverture des mains de Marie. L'artiste cherche à rendre manifeste la sensation blanche ressentie au contact de leur indéchiffrable caresse.

La notion de toucher dépasse ici la sensibilité tout en restant sensible. La caresse essaie de trouver dans le toucher toujours plus qu'il est donné à toucher. Caresser ne signifie pas saisir, s'approprier quelque chose qui jusque-là était inaccessible. La dynamique du toucher est plutôt animée par ce qu'on ne peut pas toucher.

La transgression de la sensibilité dans la caresse consiste en effet non seulement à passer au-delà de ce qui est déjà donné, mais aussi à attraper ce qui est hors prise, à toucher l'intouchable. Pour y atteindre, Isabelle Clermont passe par la profanation de la figure virginale, la brouille de couleur pour qu'elle éclate dans le vide des mains auratiques.

Comme le philosophe italien Giorgio Agamben l'a très bien défini dans son travail « profaner signifie restituer à l'usage commun ce qui avait été séparé dans la sphère du sacré ». Dans ce geste de profaner, il s'agit donc pour Clermont de ramener au toucher ce qui semblait au-delà, de faire de la transcendance radicale ce qui est à portée de main.

Ce geste de profaner n'est pas une simple réduction de la transcendance à l'immanence. La caresse des mains de Marie doit être conçue avant tout comme l'ouverture de l'immanence, son extension fondamentale. Tendues vers la rencontre, un jaillissement créateur y fait vaciller la chair et ébranle la raison noyée par une source incalculable. Exaltation puis suspension de tous les sens.

En réponse à ce hors de l'être qui est au cœur de la matérialité et de la corporalité de l'existence, le corps, incroyablement disponible, est prêt à plonger, à inscrire son existence à même l'abyme du monde. Le désir féminin y goûte au plus intime des sensations qui brûlent autant l'œil, l'oreille, la langue que les mains fouillant, marchant à l'invisible.

Comme une vague qui déferle, le montage de partitions de musique sacrée semble tourbillonner autour de cet espace vacant. L'infini des couleurs des sons et des mots s'empare des corps fluides, mobiles, transitifs... contagieux. Un récit s'enclenche, fait de visions tactiles, furtives qui écartèlent et se rassemblent dans cette topographie sonore qu'invente Isabelle Clermont.

Le puissant souffle du féminin qui traverse l'installation « Abyme du toucher » via les mains de Marie, restitue le corps à l'infini des liens et des rythmes. Dans ces mains, il y a ce point où tous les points s'exhaussent, il y a ce vide où s'ouvre ce violent désir de sentir et de penser en même temps l'Autre en proximité impossible. Mais surtout, il y a ce don d'une voie de symbolisation pour l'expérience radicale du passage et de la traversée de tous les lieux du corps et de l'âme vers le vide qui les fonde.

Caroline Simonis, directrice artistique du Cercle-Lab-vivant